



**BELL Lindsay A., 2023, *Under Pressure. Diamond Mining and Everyday Life in Northern Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 188 p.**

Depuis les années 1990, l'industrie canadienne du diamant est en pleine expansion, particulièrement dans les Territoires du Nord-Ouest (TNO). La capitale de ce territoire, Yellowknife, se targue d'ailleurs d'être « *The Diamond Capital of North America* » (p. 3). Se distinguant des diamants du continent africain, extraits notamment en Sierra Leone ou en République démocratique du Congo, les diamants canadiens sont réputés pour être les plus éthiques et les plus équitables sur le marché (Ferguson 2006). La monographie *Under Pressure. Diamond Mining and Everyday Life in Northern Canada* de Lindsay A. Bell, professeure en anthropologie à l'Université Western, nuance ce récit des diamants canadiens en présentant des facettes de cette industrie qui ne sont pas très étincelantes.

L'ouvrage présente la façon dont le Nord canadien est devenu une destination mondiale pour les industries extractives et ce que cela signifie pour les personnes qui vivent et travaillent dans la région. À travers le prisme du diamant canadien, l'auteure décrit les principaux changements sociaux et culturels associés à l'extraction minière de ce minerai en abordant les thèmes de l'emploi chez les Premières Nations, de l'arrivée des travailleurs de l'extérieur, des infrastructures (logements, sites abandonnés, etc.), des aspirations des différents acteurs sociaux et des enjeux associés au marketing de l'extraction. Ces thèmes sont traités à l'aide d'un cadre théorique taillé sur mesure par Bell, qu'elle nomme les « *architectures of extraction* » (p. 10). Inspiré de l'anthropologie des infrastructures, qui s'intéresse notamment aux projets modernes des États (ponts, routes, systèmes d'aqueduc, réseaux électriques, etc.) et aux relations territoriales et pratiques qui en découlent, le cadre théorique de Bell ajoute la notion d'architecture à la définition d'infrastructure, pour aller au-delà de la fonctionnalité des objets et mettre en avant les aspirations, les valeurs individuelles et communautaires et l'attachement aux lieux qui les caractérisent. Pour Bell, ces éléments sont fondamentaux pour comprendre les transformations sociales et culturelles provoquées par les activités d'extraction minière.

C'est avec ce regard critique et réflexif que Bell s'est penchée, lors de ses études doctorales, sur la vie quotidienne de la population de Hay River (TNO). L'auteure a choisi de baser son livre sur le parcours de quelques personnages qu'elle a côtoyés comme voisins et comme élèves lorsqu'elle est devenue instructrice dans le cadre du programme d'insertion à l'emploi « *Ready for the Job* » (p. 99) destiné aux Premières Nations, pendant sa collecte de données. C'est ainsi que les enjeux vécus par les Premières Nations *K'atl'odeeche*, les Métis et les travailleurs arrivant de l'extérieur sont racontés, principalement grâce aux trajectoires de Cindy, Destiny, Trevor et Derek auxquels le lectorat s'attache, comme s'ils étaient des personnages d'un roman.

Outre les chapitres d'introduction et de conclusion, l'ouvrage propose six chapitres qui présentent les facettes de l'architecture de l'industrie du diamant dans les TNO depuis les années 2000, soit la nation, la race, l'infrastructure, la mobilité, la moralité et l'aspiration. Le chapitre 5, intitulé « *Mobility* », offre une incursion unique dans le « *Mackenzie Place High Rise* », seule tour à logements de la région, où elle habite et où se côtoient des Autochtones (Dene, Inuvialuit, Cris et Métis), des *Northerners* et des immigrants attirés à Hay River par les occasions d'emploi. Les observations et les rencontres réalisées par Bell permettent de mettre au jour des tensions qui existent entre les travailleurs, selon leur histoire, leur appartenance et leurs espoirs, et qui sont associées à des privilèges et des iniquités économiques historiques. Le chapitre 6, portant sur la notion de « *Morality* », est particulièrement riche alors que Bell, grâce à ses observations participantes en tant qu'institutrice et aux entretiens avec dix élèves, décrit finement la question complexe de l'employabilité, où les blessures du colonialisme, les promesses des entreprises minières et les fluctuations du marché s'entremêlent. En émerge le récit du « diamant le plus éthique et le plus équitable sur le marché », qui repose en réalité sur la souffrance et la précarité socioéconomique des Premières Nations et sur les capacités de l'industrie minière à améliorer leur vie quotidienne.

Le style d'écriture intime développé par Bell a l'avantage de proposer un livre à la fois instructif et accessible à un public large et non expert, permettant de sensibiliser un vaste lectorat aux enjeux de l'exploitation minière aux frontières de l'Arctique canadien. Cet ouvrage plaira également aux enseignantes et aux enseignants qui s'intéressent à l'extractivisme et à l'exploitation des ressources naturelles, car chacun des huit chapitres du livre se termine par un encadré qui propose des questions et des éléments de discussion, ce qui en fait un outil d'enseignement utile. Certains anthropologues en quête d'une analyse substantielle de l'extractivisme canadien pourraient demeurer sur leur faim avec cette proposition courte (seulement 188 pages) et synthétique, et devront plutôt se rabattre sur la liste des références et faire leurs propres recherches, dont possiblement se plonger dans la thèse de doctorat qui sous-tend l'ouvrage (Bell 2013). Il n'en demeure pas moins que dans sa forme actuelle, ce livre se distingue par ses synthèses pédagogiques, sa polyvalence dans les thèmes abordés, son écriture concise et sa richesse ethnographique. Lauréate du Prix du livre Labrecque-Lee de la Canadian Anthropology Society/Société canadienne d'anthropologie (CASCAS) en 2024, cette monographie offre une contribution ethnographique significative des différentes populations des TNO et de leurs engagements envers l'industrie minière.

## Références

- BELL L. A., 2013, *Diamonds as Development: Suffering for Opportunity in the Canadian North*. Thèse de doctorat, Université de Toronto.
- FERGUSON J., 2006, *Global Shadows: Africa in the Neoliberal World Order*. Durham, Duke University Press.

Emmanuelle Bouchard-Bastien  
 Département d'anthropologie  
 Université Laval, Québec (Québec), Canada  
 Identifiant ORCID : 0009-0004-8758-7058

**CURRAN Georgia, Linda BARWICK, Valerie NAPALJARRI MARTIN, Simon JAPANGARDI FISHER et Nicolas PETERSON (dir.), 2024, *Vitality and Change in Warlpiri Songs*. Sydney, Sydney University Press, 340 p.**

Cet ouvrage collectif, sous la direction de l'anthropologue Georgia Curran, découle d'une collaboration étroite qui s'est échelonnée sur plusieurs décennies entre les Warlpiri du désert central australien et des chercheurs, anthropologues, linguistes et musicologues. Son principal objectif est de participer à la vitalité des chants rituels warlpiri et à leur transmission intergénérationnelle, notamment en mettant en valeur les matériaux d'archives autour de ces chants et des savoirs connexes. Chacun des chapitres examine une dimension de la tension entre la continuité de la tradition, l'inévitabilité du changement et les défis pour maintenir vivantes et vibrantes ces traditions musicales et rituelles riches, complexes et dynamiques.

*Vitality and Change in Warlpiri Songs* comporte dix chapitres, la majorité signée à plus d'une main, soit un chercheur non autochtone et des experts aborigènes des savoirs rituels. Les rituels et les chants analysés furent consignés entre les années 1960 et l'aube des années 2020. Les communautés warlpiri concernées sont Yuendumu, Nyirripi, Lajamanu, Willowra et Tennant Creek dans le Territoire du Nord. L'ouvrage comporte de nombreux passages bilingues (warlpiri et anglais), notamment lorsqu'il s'agit de la transcription et de la traduction de la parole des aînés, hommes et femmes, et de celles de versets chantés. Chaque chapitre est accompagné d'une photo, d'une courte biographie et des paroles des experts rituels — la majorité d'entre eux aujourd'hui décédés — ayant contribué, au fil des dernières décennies, aux côtés de chercheurs non aborigènes, à la documentation, la transcription, la traduction et la transmission des savoirs rituels. Ce sont leur mémoire et leurs savoirs qui sont ici honorés. Cet ouvrage a été rendu possible grâce à la participation de Pintupi Anmatjere Warlpiri Media and Communications (PAW Media), créé dans les années 1980 et depuis très actif dans la production audiovisuelle, l'archivage et la mise en valeur des savoirs locaux. Des archives personnelles ainsi que celles conservées à l'Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islanders Studies (AIATSIS, Canberra) ont aussi été mises à contribution.

Dans la tradition warlpiri, comme ailleurs en Australie, les chants rituels sont l'expression et la manifestation du *Jukurrpa* (ou *Dreaming*), l'ordre cosmologique atemporel où se fusionnent et se déploient le passé, le présent et le futur à travers les actions des Êtres ancestraux (p. 5). Ces chants sont accompagnés de récits, de danses, de peintures et de décorations corporelles ainsi que d'objets sacrés qui, réunis, forment des ensembles rituels racontant les pérégrinations des Êtres ancestraux. Ces derniers, en voyageant tels les nomades d'autrefois, ont créé les lieux qui forment un territoire et que les Aborigènes appellent « *Country* » au fondement des identités individuelles et collectives. Comme cela est exposé dans les chapitres, ces chants, les savoirs rituels et les « *Country* » auxquels ils sont associés sont sous l'autorité et la responsabilité des *kirda* et des *kurdungurlu*, selon un système de patrimoiétés à huit sous-sections ; les versets chantés encodent des savoirs détaillés sur les lieux d'un territoire donné ainsi que sur la parenté, la cosmologie et les pouvoirs de transformation des Êtres ancestraux. Au fil des chapitres, et selon les cas analysés, les difficultés de transcription et de traduction de ces chants sont mises au jour : le « *hard language* » ou « *song language* » de certains, connu des seuls initiés aujourd'hui décédés ; la qualité moindre de certains enregistrements remontant aux années 1960-1970 ; ou encore la disparation des aînés et, avec eux, la perte des savoirs rituels.

Le chapitre 1 présente dans les grandes lignes le contexte rituel et musical warlpiri, d'hier à aujourd'hui. Un premier tableau (p. 9-10) présente les sept types de chants et de cérémonies discutés dans l'ouvrage, dont les rites initiatiques (*Kurdiji*), les rites de résolution de conflit (*Jardiwanpa*), les cérémonies pour des événements publics (*Purlapa*), les chants et cérémonies réservés aux hommes (*Parnpa*) et ceux réservés aux femmes (*Yawulyu*). Un autre tableau (p. 12-14) illustre le degré de vitalité actuel de chacun des types de chants selon le modèle en douze critères élaboré par Catherine Grant (2014) et confirme que les chants warlpiri sont menacés. Les barrières à la transmission intergénérationnelle sont diverses et discutées dans la majorité des chapitres : les changements dans le mode de vie et la conception du monde, bref, la modernisation ; la perte des savoirs détaillés sur les lieux du territoire ; la perte, chez les jeunes, de la pertinence des cérémonies et de leur efficacité ; la diminution du nombre d'ainés, détenteurs des savoirs rituels ; etc. (p. 15-16). Le chapitre 2, écrit en collaboration avec PAW Media, passe en revue les initiatives des Warlpiri au fil des dernières décennies pour constituer des fonds d'archives, au sein même des communautés, pour assurer la documentation, la transmission et la pérennité des chants cérémoniels et des savoirs associés, ainsi que pour explorer de nouveaux espaces et médium d'expression et d'affirmation de l'identité et des savoirs warlpiri.

Les chapitres 3 à 7 se concentrent sur des rituels et des chants spécifiques. Au chapitre 3, Nicolas Peterson décrit et analyse un rituel masculin qu'il a observé et documenté en 1972 sur une durée de 12 jours. Au chapitre 4, Barbara Glowczewski et Barbara Gibson Nakamarra discutent du rôle du rêve pour maintenir un rituel vivant et actuel. Sur les révélations en rêve de nouveaux savoirs rituels chez les Warlpiri, voir aussi Dussart (2000). Les chapitres 5, 6 et 7 se concentrent sur les aspects techniques de la complexité musicale, linguistique et performative de chants féminins classiques. En comparant des versions antérieures et actuelles de certains rituels et versets chantés, ces chapitres démontrent aussi une tendance vers la réduction et la simplification dans la variabilité et la complexité des chants et des séquences rituels, et ainsi une diminution dans le degré de difficulté d'apprentissage. De plus, l'apprentissage et la signification classiques de ces chants étaient généralement hautement multimodaux, intégrant danses, décorations corporelles et ambiances cérémonielles, ce qui n'est plus toujours le cas aujourd'hui.

Les chapitres 8, 9 et 10 se concentrent sur les efforts et les initiatives des Warlpiri pour assurer la pérennité de leurs savoirs rituels dans le contexte contemporain. Au chapitre 9, Françoise Dussart analyse une des premières occasions, dans les années 1980, où des femmes warlpiri ont été invitées à performer des séquences rituelles dans une ville australienne devant un public non aborigène, de même que les négociations qui ont eu cours entre les membres du groupe pour décider ce qui pouvait et ne pouvait être montré à un public profane et étranger. Depuis les années 1980 et face à l'attrait qu'exerce la « culture aborigène », de telles prestations devant des publics non aborigènes se sont multipliées. Bien qu'elles offrent des opportunités de valorisation et de transmission, les Warlpiri sont conscients des pièges de la « folklorisation ». Enfin, le chapitre 10 expose la transformation radicale du rituel en théâtre et offre un exemple éloquent d'une création intergénérationnelle dans la communauté de Lajamanu, amalgamant des formes d'expression artistique classiques et contemporaines. Les auteurs n'hésitent pas à associer cette initiative à un mouvement de revitalisation.

Cet ouvrage, très dense, répond de manière exemplaire à plusieurs des défis au cœur des réalités et des études autochtones contemporaines, en Australie comme ailleurs dans le monde, dont la vitalité et la transmission des savoirs rituels et leur rôle dans la reproduction et l'affirmation des cosmologies et des identités autochtones. L'ouvrage offre aussi un exemple

éloquent d'une démarche éthique et collaborative sur le long terme, fondamentalement intergénérationnelle, qui répond aux attentes des Autochtones et qui a permis la mise en valeur de fonds d'archives et de chants anciens.

## Références

- DUSSART F., 2000, *The Politics of Ritual in an Aboriginal Settlement. Kinship, Gender and the Currency of Knowledge*. Washington/Londres, Smithsonian Institution Press.
- GRANT C., 2014, *Music Endangerment: How Language Maintenance Can Help*. New York, Oxford University Press.

Sylvie Poirier  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada

---

## **FRANCESCHINI Leonardo, 2024, *Décoloniser la culture. Race, savoir et pouvoir : généalogies et résistances*. Paris, L'Harmattan, 182 p.**

Dans cet ouvrage, traduit de l'italien par Luis Dapelo, le philosophe italien Leonardo Franceschini déploie, en trois chapitres, un modèle généalogique destiné à la décolonisation de la culture. Maître de conférences à Shanghai, l'auteur a enseigné dans plusieurs universités espagnoles et est affilié à des centres de recherche à Barcelone et à Lima. Sa démarche philosophique se distingue par son approche macrohistorique et sa spécialisation dans la construction de l'idée de race.

Des figures iconiques et incontournables, dont Hannah Arendt, Albert Einstein, Claude Lévi-Strauss, Edward Saïd, ou encore Jean-Paul Sartre, jalonnent cet ouvrage, qui sonne comme une invitation pour un public large. Franceschini adopte un ton littéraire et philosophique, en respectant clarté didactique et exigence académique. Ce double registre, à la fois familier et soutenu, offre un jargon spécialisé pour une histoire universelle. Si l'ouvrage est pertinent pour les chercheurs s'intéressant à l'histoire coloniale, à l'impérialisme occidental et à l'hégémonie épistémique, son écriture limpide le rend également accessible à tous les curieux d'une histoire coloniale commune.

D'entrée de jeu, l'auteur présente l'idée de division du monde. Il pointe la supériorité culturelle et épistémique de la « civilisation euro-blanche-chrétienne » (p. 14), qui se nourrit de l'idée d'un développement économique légitimant l'infériorité des pays du tiers-monde. Pour en illustrer les mécanismes, il invoque, dès le premier chapitre, l'histoire coloniale qui manifeste la construction de la notion de race par un Occident s'appropriant la planète ; l'habitat, au-delà de ses habitants. Nous voyageons bientôt en des temps plus lointains, vers des espaces où l'idée de supériorité intellectuelle prend racine. Sous la plume de figures majeures, telles que l'historien grec Thucydide et l'empereur romain Cicéron, le profil de l'étranger se façonne : fascinant, exotique, barbare et sauvage. Le début d'un christianisme

universel et supérieur alimenta cette idée, jusqu'à ce que la « révolution épistémologique » (p. 39) ancre de manière rationnelle le « racisme ontologique et épistémique » (p. 39-40). Ainsi se scelle la dissociation entre les chrétiens blancs européens latins, civilisés et supérieurs, et les étrangers, inférieurs, arriérés, et donc, non civilisés.

Le second chapitre poursuit cette fresque historique. L'auteur dénonce l'oubli des histoires africaines et les préjugés bien installés liés aux signes d'extériorité et d'altérité donnant naissance aux « découvertes ». Toutefois, ce retour historique semble plutôt souligner la « complicité existante entre la géographie et l'épistémologie » (p. 78). Franceschini met en lumière la stratégie politico-épistémique des chrétiens européens, notamment soutenue par l'Espagne et le Portugal, qui s'exerce par « le pouvoir *sur le* et *par rapport au* savoir » (p. 94). À travers cette domination eurocentrique, les populations non européennes se retrouvent dépossédées de leur histoire, ou plutôt, elles ne se voient reconnaître un passé qu'à partir du moment et à la condition où elles entrent dans l'histoire coloniale. L'auteur mobilise ensuite les travaux du philosophe, écrivain et militant José Carlos Mariátegui pour examiner les effets systémiques de l'exploitation impérialiste au Pérou. Il présente les contrastes contextuels et culturels qui exigent une réévaluation critique des doctrines marxistes eurocentrées.

Dans son troisième chapitre, portant sur la pensée décoloniale, l'auteur consacre sa première partie aux célèbres auteurs décoloniaux Aimé Césaire et Frantz Fanon. Pour l'un, l'univers est une « multiplicité de détermination cosmo-épistémique » (p. 125) allant à l'encontre de l'universalisme proposé par Hegel et Marx. Pour l'autre, l'essentialisation du colonisé doit s'annihiler pour penser le décolonialisme. Dans une seconde partie, Franceschini évoque les initiatives décoloniales contemporaines, en érigeant Enrique Dussel et Walter Mignolo comme piliers du groupe Modernité/Colonialité. Dans la lignée de Césaire, Dussel invite à appréhender l'Autre en dynamitant l'ethnocentrisme européen, c'est-à-dire en envisageant pleinement « la pluralité de rationalités différentes, qui interagissent dans des contextes diversifiés » (p. 152). L'auteur reprend ensuite trois types de colonialité : celle du savoir, où seule une forme de connaissance est valable ; celle du pouvoir, qui instaure un classement social ; et celle de l'Être, selon laquelle il existerait un unique modèle humain au regard duquel l'Autre est un non-être.

Au fil du récit, nous cheminons avec un bouc émissaire : le philosophe allemand Hegel. Présenté comme architecte idéologique de la suprématie occidentale, il est soumis à une critique implacable par les divers auteurs rassemblés, ce qui a pour effet de le tourner en ridicule. Nous faisons également face à des catégories polarisées, par lesquelles Franceschini s'expose à un danger : certains pourraient tomber dans le piège d'une division strictement manichéenne du monde. Je comprends que ce n'est pas le but de l'auteur, qui, d'une part, se sert de cette opposition pour éclairer et étayer sa thèse, puis, d'autre part, se range du côté de l'unicité du destin de chaque peuple. Par ailleurs, on se demande si la perspective macrohistorique pour traiter un sujet en transition et en continu (re)questionnement — le décolonialisme — n'échoue pas là où elle souhaitait aboutir. Manifestement, les efforts et les possibilités d'une décolonisation épistémique font défaut au dénouement narratif, et le concept de résistance n'est pas présenté à la hauteur de ce qu'on attendrait. Si le troisième chapitre entend combler ces lacunes, il manque d'épaisseur pour honorer la promesse contenue dans le titre de l'ouvrage. D'ailleurs, si l'on y revient, le concept d'épistémologie assure un fil conducteur, mais le texte ne parvient pas à établir clairement son lien avec celui de culture. Ces failles auraient pu être comblées si Franceschini avait puisé dans les nombreux travaux

des anthropologues ayant réfléchi à ces questions aux côtés des peuples que le philosophe cherche à décoloniser. Paradoxalement, Franceschini s'inscrit aussi dans une posture résolument hégémonique du pouvoir/savoir, bien ancrée dans les codes de sa discipline.

Malgré cela, en trois chapitres séquentiels d'une grande cohérence, l'ouvrage aura pour originalité d'historiciser brièvement et brillamment l'hégémonie épistémologique de l'Occident et d'ouvrir un cycle, non sans affrontement, vers son démantèlement.

Marck Pépin  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada

---

**GEMES Juno, 2024, *Until Justice Comes: Photographs 1970-2024*.  
Perth, Upswell, 325 p.**

Dans *Until Justice Comes: Photographs 1970-2024*, la photographe engagée et essayiste australienne Juno Gemes attire notre attention sur le sort des Autochtones d'Australie au cours de ces six dernières décennies. Pour cet ouvrage, Gemes a sélectionné 220 photographies qu'elle a réparties en 19 chapitres. Ces chapitres relatent des moments clés des Autochtones australiens dans leur lutte pour la terre et les droits civiques, depuis le début des années 1970 jusqu'en 2024.

Dans chaque chapitre, les photographies dialoguent avec de courts essais ou des poèmes. Les 20 contributeurs sont des politiciens autochtones australiens célèbres, comme Linda Burney, ou des intellectuels, comme Ali Cobby Eckermann, Djon Mundine, Larissa Behrendt, John Maynard, Frances Peters-Little ou Sandra Phillips. D'autres contributeurs sont ce que Gemes appelle des « alliés », soit des anthropologues, des conservateurs de musée et des historiens non autochtones qui se sont battus pendant de nombreuses décennies aux côtés des Aborigènes, comme Fred Myers, Rhonda Davis, Catherine de Lorenzo, Nicholas Tsoutas, pour n'en citer que quelques-uns.

Gemes commence le livre en abordant les débuts de sa carrière. Cette jeune photographe d'origine hongroise, arrivée en Australie avec ses parents à l'âge de cinq ans, en 1949, a très tôt ressenti un lien fort avec les Aborigènes australiens dépossédés de leur terre. Comme le fait remarquer Djon Mundine dans l'essai qui ouvre le livre, Gemes faisait partie d'une poignée de femmes photographes qui « étaient à la fois au centre, l'appareil photo à la main, et à la périphérie, étant souvent la seule personne non autochtone présente » (XIII, notre traduction). Gemes voulait comprendre les Autochtones et imaginer de nouvelles possibilités avec eux et pour tous les Australiens. Elle témoigne des expériences enchevêtrées qu'elle a vécues avec les Aborigènes sur leurs terres lorsqu'elle a passé plusieurs mois avec son jeune fils sur l'île de Mornington, entre 1978 et 1981.

Ses premières expériences avec la coopérative culturelle de Woomera et ses séjours sur l'île de Mornington ont permis à Gemes d'acquérir une compréhension fondamentale de ce que signifie être avec les Aborigènes australiens : partager et apprendre. Les populations autochtones vivant sur l'île de Mornington ont toutes été dépossédées de leurs terres, elles ont souvent été déplacées et soumises aux décisions répressives du gouvernement du Queensland. Sur cette île, comme dans de nombreuses autres régions d'Australie, les Autochtones dépossédés ont dû se reconstruire et se battre pour maintenir leur culture en vie.

Les photographies de Gemes sélectionnées dans l'ouvrage dépeignent la complexité des vies cérémonielles et politiques, la tension entre les demandes autochtones et la gouvernance non autochtone. Ses photographies reflètent la complexité des réalités, sur le terrain, de la dépossession, des négociations des Aborigènes avec l'Australie dominante, ainsi que des expériences de nature ontologique qui résistent à toutes les formes de romantisme.

Gemes ne se contente pas de capturer des moments clés de l'histoire politique aborigène, principalement urbaine. Comme l'écrit John Maynard, elle prend aussi part à l'histoire, en étant « une partisane et une militante de premier plan » (p. 28). Nombre de ses photographies seront d'ailleurs utilisées sur des brochures ou des bulletins d'information de campagnes politiques autochtones pour lutter contre l'invisibilité et le colonialisme. Les photographies des marches politiques pour le droit à la terre, dont plusieurs prises à Sydney et à Brisbane en 1981, témoignent de l'intensité du mouvement aborigène et de l'ascension de ses leaders — Mum Shirl (Mme Shirley Smith), Charles Perkins, Gary Foley, Maureen Watson, Essie Coffey, Marcia Langton.

Les manifestations pour le droit à la terre qui ont lieu à la fin des années 1970 vont permettre aux Aborigènes et aux Autochtones du détroit de Torrès de créer des espaces politiques formels et reconnus. Ils ont depuis pris leur place au parlement fédéral, ils sont visibles et actifs dans les états et territoires ainsi que sur le plan communautaire. Finalement et progressivement, ils sortent de l'ombre. Au fil des années et des décennies, des personnalités et des organismes autochtones ont demandé à Gemes de capturer et de célébrer des événements qui ont fait bouger les choses : l'anniversaire de l'ambassade des tentes (Tent Embassy, 1972) en 2022, Redfern Radio, Black Theatre, Aboriginal Arts Board, Aboriginal and Islander Dance Theater, les manifestations contre les Jeux du Commonwealth à Brisbane en 1982, la cérémonie d'Uluru Handback en 1985, la longue Marche pour la justice et l'espoir en 1988, les excuses nationales, les anniversaires et funérailles nationales en 2008, la réconciliation en 2001, l'ascension et la chute du référendum pour une reconnaissance durable des premiers peuples en 2023, pour n'en citer que quelques-uns.

Le travail de Gemes avec les dirigeants autochtones australiens capte le caractère poignant de leurs victoires et de leurs défaites. Ses photographies montrent sans équivoque l'intensité de leurs luttes pour vivre décemment, pour retrouver le droit d'être sur leurs territoires, bref, pour se reconstruire tout simplement. Son regard, rarement intrusif, nous permet pourtant de capter le point de vue des Aborigènes. Les photographies de Gemes offrent au spectateur une fenêtre sur l'environnement sensoriel, déterminé et affectif des militants qui chantent, dansent, hurlent, célèbrent et pleurent.

Les photographies de Gemes sont à leur tour ce que Henri Cartier-Bresson (2014) appelait des « images à la sauvette » et elles n'ont rien d'exotique. Avant de refermer ce remarquable livre, on peut cependant se demander qui peut bien se reconnaître dans ces images façonnées par une photographe militante, une alliée non autochtone. Sont-elles représentatives de tous les Autochtones australiens et de toutes leurs luttes ? Ce qui est certain, d'après tous

les témoignages autochtones présentés dans cet ouvrage — dont beaucoup figurent dans ses portraits —, c'est que Juno Gemes s'est engagée à photographier des luttes qui doivent être résolues. Depuis plus de 40 ans, son objectif, enchevêtré par son statut d'alliée, de militante, de dépossédée de sa terre natale hongroise (car juive), offre une technique et une vision essentielles pour comprendre les expériences sociales et les projets de vie d'un peuple qui ne cesse de lutter pour ses droits. Cet ouvrage appelle à la reconnaissance.

## Référence

CARTIER-BRESSON H., 2014, *Images à la Sauvette*. Göttingen, Steidl.

*Françoise Dussart*  
*Department of Anthropology*  
*University of Connecticut, Mansfield, United States of America*

---

**PESTEIL Philippe, 2024, *Pour une anthropologie de l'empreinte. Approche cognitive et phénoménologique d'une forme*. Paris, Éditions Mimésis, 300 p.**

Philippe Pesteil, professeur d'anthropologie à l'Université de Brest, publie un ouvrage original consacré aux significations liées aux empreintes de pas, abordées comme un phénomène relevant des universaux culturels. Croisant de nombreuses disciplines, l'auteur déroule un plan, structuré en 13 chapitres plus ou moins longs. Il emmène le lecteur se promener sur les sentiers des capacités cognitives, de l'empreinte comme forme et comme indice à des considérations sur le temps, à l'importance de l'empreinte dans la préhistoire, les savoir-faire des pisteurs ou encore l'analyse d'un corpus merveilleux. Car les empreintes ne sont pas seulement des traces matérielles laissées par les hommes ou les animaux, elles relèvent aussi du registre de l'imaginaire.

Dans cet ouvrage, Philippe Pesteil développe les multiples fonctions de l'empreinte telles qu'elles ont été rapportées dans des travaux qui embrassent tous les continents et toutes les époques. En ce sens, son objectif est bien de proposer une synthèse empirique des recherches portant sur ce motif à partir d'une somme impressionnante de références bibliographiques (près de 300 titres). Il rappelle que l'empreinte pédestre a été largement investie par les préhistoriens, les psychanalystes, les ethnologues ou encore les folkloristes.

Cette étude de cas est cependant orientée sur un plan théorique. L'auteur se réfère aux travaux en anthropologie des sens et adopte une approche « phénoménologique remontant vers une explication cognitive puisant ses racines dans l'évolution » (p. 302).

La dimension cognitive, centrale dans cet ouvrage, permet de cerner les interactions entre mécanismes cérébraux et environnement, en cherchant à croiser les capacités acquises au cours de l'évolution et les intérêts du moment. En fait, la question posée porte sur le passage

de la reconnaissance des traces comme outil nécessaire à la survie à un instrument adaptatif et performatif. L'auteur se demande si le cerveau a acquis des connaissances cognitives de reconnaissance, de sélection, de catégorisation, de mémorisation des formes lui donnant aptitude à l'interprétation des signes. En fait, nous trouvons ici une forme, l'empreinte de pas, qui aurait une fonction première, par exemple liée à la chasse, et qui semble s'adapter à d'autres réalités par effet de métaphore. C'est ainsi, dit l'auteur, que le cerveau va reconnaître cette forme sur des supports où, en principe, il ne devrait pas y en avoir, comme c'est le cas de la pierre. Cette extension aux traces merveilleuses s'inscrit de fait dans cette approche du processus évolutif de l'espèce.

Alors, que nous apprennent les traces de pas, qu'elles soient réelles ou imaginaires ? L'auteur souligne à juste titre dans son avant-propos que l'empreinte, cette forme en creux, est à la fois une chose inscrite dans une matérialité et un signe. « C'est un lexème fantôme du corps et une histoire qui, dans sa pérennité, indique une identité » (p. 12). L'empreinte relève de l'observation, elle implique deux acteurs, l'observateur (présent) et l'auteur (absent) ; elle met en scène une capacité visuelle (celle de l'observateur) et une capacité motrice (celle de l'auteur) et, l'action exercée sur la matière produit une forme, une trace unique, faisant de l'absence quelque chose de présent. Ce qui n'était que temporaire devient figé tel un « souvenir du présent », selon l'expression de Bergson. Mais l'empreinte ne relève pas seulement d'un système technique, elle met en jeu des capacités de mémorisation et peut aussi avoir une fonction médiatrice conduisant au monde de la surnature. L'auteur cite en particulier les travaux de Michèle Therrien et de Bernard Saladin d'Anglure sur les sociétés inuit pour montrer que le pouvoir de voyager dans la surnature implique de savoir lire certaines traces visibles et invisibles, et donc de mobiliser des compétences du quotidien.

Une part importante de l'ouvrage est consacrée au merveilleux. Rappelons que l'empreinte merveilleuse se distingue des traces passagères par son caractère d'intemporalité. S'appuyant sur les analyses de Jacques Le Goff ou encore du médiéviste Francis Dubost, l'auteur rappelle que l'empreinte de pas s'accompagne d'un récit et que celui-ci a une fonction sociale. Pour sa démonstration, il présente un corpus qu'il emprunte à René Basset, publié dans la revue *Arts et traditions populaires* entre 1892 et 1912. Ce corpus présente l'avantage de proposer des exemples au sein d'aires culturelles variées. Pour son analyse, il retient un certain nombre de thématiques présentées sous la forme d'un tableau afin d'examiner leur « possible raccordement aux filtres cognitifs et émotionnels » (p. 186). C'est ainsi qu'il dénoue le rapport entre empreinte merveilleuse et réactivation d'une puissance par le biais, par exemple, du rituel ou de la vénération de la trace. Finalement, en se penchant sur ces processus de pensée, l'auteur entend nous faire « accéder à des causalités ayant des origines dans notre naturalité » (p. 305).

L'étude de Pesteil se termine par la présentation de trois exemples dans lesquels il poursuit sa réflexion sur le sens et les fonctions de l'empreinte comme marque de notre lien au territoire. Du Bigfoot aux premiers pas sur la lune en passant par la marque des vedettes sur Hollywood Boulevard, il se demande ce que nous disent ces empreintes sur la preuve, l'authentique, ou ce que révèle le rapport entre empreinte réelle et monde de l'imaginaire.

Cette anthropologie s'inscrit pleinement dans une approche du sensoriel et offre au lecteur des clés d'analyse pour comprendre l'étroite articulation entre l'individuel et le social dans des contextes socioculturels divers. Mais plus encore, l'objectif de l'auteur est bien d'établir un pont entre l'anthropologie et les sciences cognitives autour de la mémorisation

d'une forme. En faisant le lien entre biologie évolutive et forme qui perdure dans la mémoire, il apporte un éclairage nouveau et offre des explications sur le sens et la fonction dévolues à l'empreinte de pas jusque dans les situations les plus contemporaines.

*Isabelle Bianquis  
Université de Tours, UMR CITERES  
Tours, France*



Achetez le numéro en ligne  
et abonnez-vous !

[www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/](http://www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/)

## ABONNEMENT 2025

	Canada	Étranger	
Étudiant	45 \$	81 \$	CAN
Particulier	95 \$	135 \$	CAN
Institution sans agence	152 \$	234 \$	CAN
Institution avec agence	147 \$	205 \$	CAN

### Prochains numéros

48-3, 2024. Jeanne Teboul et Clara Duterme

*Restes inquiets. Matérialités et mémoires contrariées des morts*

49-1, 2025. Pierre-Yves Wauthier et Florence Weber

*Bouleversements environnementaux, métamorphoses de la parenté*

49-2, 2025. José Luis Escalona Victoria et Eduardo González Castillo

*Explorations anthropologiques des flux et fixations contemporains*

## Le genre à l'épreuve du sport

VOLUME 48, NUMÉRO 2 (2024)

Présentation. Le genre à l'épreuve du sport  
*Kevin Roşianu, Niko Besnier et Nicolas Bancel*

De San Francisco (1982) à Paris (2018)  
Apports de l'histoire du sport gay français à l'anthropologie du corps  
*Sylvain Ferez et Philippe Liotard*

« Australianité » risque et masculinité chez les surfeurs  
de la Gold Coast (Australie)  
*Dario Nardini*

Masculinités à géométrie variable  
Héroïsme, vulnérabilités et pratiques de soi dans la lutte avec frappe  
au Sénégal  
*Francesco Fanoli, Cheikh Tidiane Wane et Dominique Chevé*

Entre vulnérabilité et résilience  
La reconfiguration des masculinités des combattants congolais  
de *mixed martial arts* en Afrique du Sud  
*Kevin Roşianu et Nicolas Bancel*

Corps déplacés  
Le *fitness* et la visibilité des femmes au Mozambique  
*Julie Soleil Archambault*

« Combattre d'égal à égal »  
Féminités combattantes et féminisme pragmatique dans les sports  
de combat  
*Jérôme Beauchez et Josselin Mattont*

### HORS THÈME

« Cabine pressurisée, sérénité totale »  
Corps, perception et environnement dans le travail  
du personnel navigant commercial  
*Carolina Castellitti*

Du sens et de la connaissance en anthropologie  
Une réflexion sur les biais analytiques dans la production des savoirs  
sur la société réunionnaise  
*Hélène Jarousseau*

Rites de résolution de conflits et lutte contre-insurrectionnelle  
au Cameroun (1958-1970)  
Les cas du *Tug Gwet* et du *Cadi chien noir*  
*Démonster-Ferdinand Kouékam*